

Humboldt et la linguistique aujourd'hui

Morteza MAHMOUDIAN
Université de Lausanne

Résumé :

Saussure et Humboldt présentent-ils des affinités dans leur conceptions du langage ? La linguistique structurale est-elle fondée sur une mécompréhension des thèses de Saussure ? Les idées de Humboldt sur le langage suscitent-elles de plus en plus d'intérêt de la part des linguistes ? C'est à l'examen de ces questions qu'est consacrée la présente étude.

Mots-clés :

Saussure ; Humboldt ; néohumboldtiens ; langage ; pensée

1. HUMBOLDT ET LA LINGUISTIQUE

Périodiquement, les idées de Wilhelm von Humboldt reviennent sur la scène du débat linguistique. La publication en cours de ses écrits linguistiques — restés inédits — ont été l'occasion de rappeler la vie et l'œuvre de cet auteur, qui a produit une œuvre monumentale touchant à des domaines aussi variés que ceux qui sont considérés aujourd'hui comme relevant de la linguistique, de la psychologie, de l'anthropologie... A cette occasion, Henri Meschonnic a publié un article (Meschonnic, 2004) où il affirme l'affinité profonde entre Saussure et Humboldt d'une part, et de l'autre, le non-rapport entre Saussure et le structuralisme linguistique. Il prévoit en outre que les idées de Humboldt sont appelées à jouer un rôle important dans la linguistique de demain.

Il faut dire d'emblée que Wilhelm von Humboldt n'est pas un inconnu en linguistique structurale. On sait que, dans les études du langage depuis les antiquités helléniques, on assimilait généralement langue et pensée à un seul ordre de fait ; et quand on les distinguait, c'était pour postuler que l'organisation du langage était soumise à celle de la pensée. C'est chez Humboldt que précurseurs et structuralistes trouvent pour la première fois une remise en question de cette dépendance ou, du moins, de ce parallélisme. Et certains linguistes du XX^{ème} siècle — comme Sapir (1985) ou Whorf (1956) — se réclament de son enseignement.

Cependant, l'influence de Humboldt sur la linguistique structurale ne dépasse pas un domaine très restreint ; elle se ramène pratiquement à un seul principe : «Die Sprache ist das bildende Organ des Gedanken»¹ qu'on peut traduire par «la langue est l'organe formateur de la pensée». Toutefois, l'idée humboldtienne n'a été retenue que dans une acception plus restreinte encore : indépendance de la langue à l'égard de la pensée. Plus précisément : la structure des langues n'est pas formée à l'image d'une pensée censément préexistante et universelle. C'est le principe de l'arbitraire linguistique — plutôt arbitraire du signe linguistique — énoncé par Ferdinand de Saussure ; principe rendu par la formule 'structure *sui generis*', dans la linguistique structurale dès les années 30-50 du siècle dernier, et qui veut qu'une langue ne connaisse que son propre ordre.

Humboldt a émis bien d'autres idées dont voici un exemple :

Pour que l'homme comprenne véritablement un seul mot, non comme une simple stimulation sensible, mais comme un son articulé désignant un concept, il faut déjà que la langue dans sa structure d'ensemble soit tout entière en lui. Il n'y a rien d'isolé dans la langue, chacun de ses éléments ne s'annonce que comme la partie d'un tout. (Humboldt, 2000, p. 85)

¹ J'y reviendrai ci-après, § 6.

On y reconnaît le principe de l'interdépendance des éléments constitutifs ou du caractère systématique de la langue. Cette proposition² aurait pu susciter l'intérêt des linguistes structuralistes ; tel n'a pas été le cas. Est-ce parce qu'elle était noyée dans un océan d'idées dont la cohérence n'apparaît pas toujours à l'évidence ? Il n'en reste pas moins que l'œuvre de Humboldt est riche en thèses ; qu'elle touche à des domaines très variés. Et là est le problème de son utilité en linguistique.

2. L'ŒUVRE DE HUMBOLDT

Henri Meschonnic (ci-après HM) estime que les idées de Humboldt n'ont pas été appréciées à leur juste valeur par ses contemporains ; et qu'elles auront dans le développement actuel et futur de la linguistique, un rôle important à jouer.³

La première question qu'on est amené à poser est : par quoi se caractérise l'œuvre de Humboldt ? Quelle en est l'originalité ?

On nous dit d'abord que Humboldt est philosophe du langage ; un philosophe incompris de ses contemporains, et qui a été objet d'une longue méconnaissance. Heidegger et même Hegel n'auraient rien compris à Humboldt. C'est qu'il se heurtait à «l'hétérogénéité des catégories de la raison». Or, «Humboldt est un antidote [au] poison» que serait «la séparation des 'sciences régionales' [...] : la philosophie, à part, la linguistique, à part, et la suite : la poétique à part, l'esthétique à part, l'éthique à part, la philosophie politique à part» (2004, p. 121).

La seconde question : quelles raisons a-t-on de croire que les idées de Humboldt sont promises à un intérêt croissant ? Il y aurait d'abord des indices montrant un regain d'intérêt, depuis les années 70, pour Humboldt ; dont l'impressionnant projet de publication de ses écrits linguistiques : 18 volumes plus 4 volumes de lettres. Ce regain serait dû «peut-être aussi à un autre rapport entre les catégories de la raison, un autre rapport entre les 'sciences du langage' et ce qu'on appelle la 'philosophie', dans ce que Saussure appelle la 'théorie du langage'» (*ibid.*).

Les considérations de HM sur l'étude du langage peuvent être situées à deux niveaux : d'une part, le cadre conceptuel de l'étude du langage qui ressortit à l'épistémologie, et de l'autre, le système des langues qui est de la relève de la théorie linguistique.

² Malgré le flou de sa formulation, auquel je reviendrai ci-après.

³ L'intérêt de HM pour Humboldt ne date pas d'hier ; dans un autre écrit au titre programmatique «Continuer Humboldt» [s.d.], il invite à mettre à l'ordre du jour les idées humboldtiennes.

3. HUMBOLDT, SA VISION DU LANGAGE

Telle que les voit HM, les idées de Humboldt sur le langage peuvent être résumées ainsi : l'étude du langage doit relever d'une science unique globale comportant philosophie, linguistique, poétique, esthétique, éthique, philosophie politique. Le rapport entre linguistique et philosophie se renouvelant, on serait conduit à «penser le multiple, la diversité, penser l'infini du langage, pour sortir des anthropologies de la totalité, du binarisme un plus un égale tout (la sémiotisation générale de la pensée) [...] L'enjeu : penser la poétique comme anthropologie, la théorie du langage comme continu corps-langage, langage-poème-éthique-politique» (*ib.*, p. 122). HM semble y voir le second indice qui porte à croire en l'actualité des idées de Humboldt.

A en croire HM, la grande erreur des linguistes est de chercher à se donner un objet et une méthode définis. En cela, les structuralistes cultivent «systématiquement un ensemble de contresens sur Saussure». D'où l'idée que tout oppose Saussure au structuralisme ; et tout rapproche Saussure et Humboldt. Saussure et Humboldt seraient proches, d'abord, par leur destin : les deux sont incompris de leurs contemporains ; et leur méconnaissance dure longtemps. Curieuse coïncidence, au même moment paraissent les inédits de l'un et de l'autre.

Ensuite, Humboldt et Saussure auraient des affinités conceptuelles. HM dresse un tableau en 9 points, censé montrer l'affinité Humboldt / Saussure et l'opposition Saussure / structuralisme que voici (*ib.*, p. 123) :

<i>Saussure</i>	<i>le structuralisme</i>
• Sémiologie	• sémiotisme
• Le lien langue-parole. Discours	• l'opposition langue / parole
• Synchronie-diachronie = histoire	• l'opposition synchronie (état) / diachronie (histoire)
• Associatif/syntagmatique	• paradigmatique/syntagmatique
• Système	• structure
• Le radicalement arbitraire du signe comme historicité radicale	• l'arbitraire compris comme du conventionnalisme
• La théorie du langage postule une poétique	• l'opposition entre le radicalisme du cours / la folie des anagrammes
• Une systématisme toute déductive	• du descriptivisme
• Le continu	• le discontinu

Le structuralisme ferait fausse route, selon HM, sur les points fondamentaux de la doctrine ; les distinctions synchronie / diachronie, syntagmatique / paradigmatique, langue / parole seraient contraires à l'esprit de Saussure. Cette affirmation est censée prendre appui sur *Ecrits de linguistique générale*, (ci-après *Ecrits*) ouvrage posthume de Saussure (2002). Celui-ci accorderait la priorité à la parole — «importance première du discours» (Meschonnic, 2004, p. 123). Ainsi, il serait bien proche de Humboldt qui écrit : «Il n'y a de langue que dans le discours lié, grammaire et

dictionnaire peuvent à peine se comparer à son squelette mort.» (*ib.*, p. 123) ou «Dans la réalité, le discours n'est pas composé de mots qui le précèdent, mais ce sont les mots au contraire qui procèdent du tout du discours» (*ib.*, p. 122).

On nous dit aussi qu'il y a, sur un autre point, une affinité conceptuelle entre les deux : Humboldt écrit : «La langue — le langage — n'est pas un produit mais une activité»⁴. Ce qui serait «En parallèle avec *systematicité* chez Saussure» (*ib.*, p. 123). Or, «La *systematicité* est nécessairement postulée dans le fameux usage infini de moyens finis.»⁵

On lit encore :

Humboldt parle de *Zusammenhang der Rede*. Et bien sûr, le sens développé est 'ce qui tient ensemble le discours' [ou] 'connexion'. Mais comment ne pas remarquer que *Zusammenhang*, c'est exactement le sémantisme du grec *sustéma*. Et c'est d'avance le mot, et le concept, de Saussure. (*ib.*, p. 124)

Un autre rapprochement enfin :

[...] la notion de *point de vue*, dans les *Ecrits* de Saussure, qui, elle aussi, fait un lien avec Humboldt. Car il y a une nécessité du *point de vue*, chez Humboldt comme chez Saussure, quand Humboldt écrit [...] 'Quelle que soit la façon dont on s'y prenne, le domaine des phénomènes ne peut être saisi qu'à partir d'un point de vue qui lui soit extérieur [...]'»⁶

4. LES THESESES

Voilà les deux idées directrices sur l'avenir des savoirs philosophiques et scientifiques, d'une part, et de l'autre, sur l'état actuel et l'avenir de la linguistique. Idées que j'essaierai de rendre par deux thèses — formules plus explicites permettant débat et appréciation :

T1. *L'évolution des savoirs tend à rapprocher de la philosophe les sciences humaines.*

T2. *L'évolution de la linguistique tend à sa fusion avec les autres sciences humaines.*

Une telle formulation ne va pas de soi. L'article contient, sur le langage, un nombre d'idées qui posent des problèmes tant par leur nombre que par leur formulation ; ce qui n'en simplifie pas l'examen. D'abord, la source : il n'est pas possible de repérer les thèses attribuées à Saussure. Il

⁴ HM, *ibid.* : «Sie selbst [die Sprache] ist kein Werk (*Egon*) sondern eine Thätigkeit (*Energie*)».

⁵ HM, *ibid.*, p. 124 : «Sie [die Sprache] muss daher von endlichen Mitteln einen unendlichen Gebrauch machen».

⁶ HM, *ibid.*, p.124 : «Wie man es anfangen möge, so kann das Gebiet der Erscheinungen nur von einem Punkt ausser demselben begriffen werden, [...]».

n'y a, dans tout ce texte, pas une référence précise, pas une citation de Saussure; on ne peut donc savoir quel passage des *Ecrits de linguistique générale* permet de penser que Saussure était contre la distinction langue / parole, contre l'opposition synchronie / diachronie, etc.

Les références à Humboldt sont, en revanche, précises. Et leurs formulations claires aussi, du moins dans la mesure où le texte de Humboldt le permet. On pourrait donc mettre en évidence la part de l'interprétation personnelle de Humboldt par Meschonnic, et en proposer éventuellement une autre. On pourrait aussi examiner la cohérence parfaite qui est attribuée aux idées de Humboldt.

La formule *plus d'avenir que de passé*, ensuite, qui n'est pas sans ambiguïté : que peut-on, doit-on entendre par là? Le premier sens qui vient à l'esprit est que les idées humboldtiennes, méconnues et ignorées, sont appelées à jouer un rôle important dans les études du langage. C'est le sens que je retiens. Mais il n'est pas certain que ce soit le seul possible, ni qu'il corresponde à l'intention de HM. On trouve dans l'article des distinctions subtiles : trois passés, trois présents et trois futurs ; ce qui donne des instances comme *passé du passé, présent du passé, futur du passé, présent du présent,...* Sans m'arrêter sur ces subtilités, je prends la formule *plus d'avenir que de passé* dans le sens ci-devant, que je considère comme son sens premier.

On pourrait faire valoir qu'avec ces choix, l'objet du débat risque d'être peu ou prou éloigné des idées de Meschonnic. Le risque est réel. Mais, les choix opérés permettent de centrer la discussion sur des idées précises. Et c'est ce qui compte, le but n'étant pas l'appréciation globale d'un auteur ni de son œuvre.

Dans la mesure où l'enjeu est les vices et les vertus des positions prises par un auteur qui est présenté comme philosophe du langage, il semble nécessaire de s'arrêter brièvement sur la diversité et l'évolution de la philosophie .

5. QU'ENTEND-ON PAR PHILOSOPHIE ?

Dans une acception, la philosophie serait l'ensemble des connaissances humaines qui se rapportent à la raison. Ainsi conçue, elle couvre un domaine très étendu, et englobe toutes les sciences ; plus précisément, toutes les connaissances scientifiques relèvent de sa juridiction. C'est elle qui en détermine l'objet et la méthode. En revanche, il ne serait pas possible de lui attribuer une méthode, étant donné la variété des objets dont elle traite : métaphysique, ontologie, esthétique, philosophie de l'esprit, philosophie du langage, philosophie morale, philosophie politique, philosophie du droit, etc.

Cette conception, qui semble conforme à l'idée que se fait Meschonnic de la philosophie, est classique ; elle correspond de près à la définition qu'en donne d'Alembert : «La philosophie, ou la portion de la

connaissance humaine qu'il faut rapporter à la raison, est très étendue ; il n'est presque aucun objet aperçu par les sens dont la réflexion n'ait fait une science.»⁷ On aura remarqué la mention de la *raison* qui s'oppose à la *foi*; opposition qui rappelle l'appartenance de la philosophie à la théologie, et son émancipation de la tutelle de celle-ci.

La définition ne tient pas compte de l'évolution de la philosophie depuis le XVIII^{ème} siècle. C'est que les sciences ont répudié leur tutrice. Les sciences de la nature se sont émancipées les premières. Ont suivi la biologie et les sciences humaines. Le philosophe Henry Duméry estime que «L'effacement des humanités au profit des sciences de l'homme marque évidemment qu'une certaine philosophie est caduque : celle qui voulait être spéculative et positive, celle qui prétendait régir à la fois les principes premiers, les conditions de possibilité et les contenus concrets» (Duméry, 1989, p. 69). C'est à cette discipline spéculative, caduque que réfère — me semble-t-il — HM en parlant de la philosophie ; et c'est pour elle qu'il prévoit un avenir prometteur. Or, cette «philosophie est en perte de vitesse par perte de crédit [...] Ce qui lui arrive, et qui explique sa perte de crédit, c'est une perte d'identité» (*ibid.*, p. 70-71).

Parmi les raisons auxquelles Duméry attribue cette perte d'identité, figure en bonne place le phénomène d'émancipation des sciences de l'homme : «Devenues adultes, elles ont conquis, non sans peine ni friction, leur autonomie» (*ibid.*, p. 70). Ainsi, la philosophie perd la société comme objet d'étude dont se charge désormais la sociologie ; celle-ci a ses propres méthodes, et «ne se résigne pas à dissenter globalement sur la société globale. Elle souhaite appréhender plus fermement les réalités sociales mieux circonscrites» (*ibid.*, p. 70). Il en va de même pour d'autres sciences telles que la logique, la psychologie, la linguistique. C'est bien là, la perte d'identité.

Pour autant, la philosophie n'est pas vouée à la disparition ; elle subit une évolution, et s'oriente vers l'étude des méthodes scientifiques et de l'histoire des sciences. Ce qui lui permet de se rapprocher des sciences, mais dans une relation nouvelle : le philosophe des sciences a désormais une double formation philosophique et à la fois scientifique. On peut penser à Gilles Gaston Granger : la discussion qu'il entreprend sur les problèmes théoriques de la linguistique est fondée sur une connaissance approfondie de cette science (Granger, 1979). Il convient de remarquer l'arrivée, dans le domaine philosophique, de nouveaux partenaires : les scientifiques qui se penchent sur les problèmes épistémologiques de leur discipline. Deux remarques encore pour compléter cette esquisse sommaire du paysage de la philosophie : 1° l'évolution de la philosophie — comme de n'importe quelle discipline — n'est pas une mutation instantanée : il y a des philosophes qui adhèrent au courant nouveau, et d'autres qui y résistent ; 2° il y a des philosophes qui font autre chose que la philosophie *stricto sensu*.

⁷ D'ALEMBERT, Cf. *Littre*, sous philosophie.

6. AUTONOMIE DE LA LINGUISTIQUE

C'est l'autonomie des sciences de l'homme que semble regretter HM, quand il raille les «sciences régionales». Or, «Nul ne doit regretter que les sciences de l'homme se soient affranchies, puisque l'abandon du souci spéculatif était le seul moyen pour elles d'accéder au stade positif» (Duméry, 1989, p. 71).

Cette autonomie est salutaire autant pour la science que pour la philosophie. Ainsi, la logique, émancipée, «s'est révélée extrêmement féconde [et] a insinué le soupçon dans la sphère du raisonnement philosophique : trop d'à peu près dans les termes, trop d'implicites dans les propositions» (*ibid.*). Critique qui a contribué à plus de cohérence dans les travaux philosophiques. De même, l'autonomie de la linguistique a rendu possible une avancée non négligeable dans la connaissance des langues et de leur structure ; avancée qui, à son tour, a ouvert la voie à une critique constructive du discours philosophique sur le langage.

Soit la fameuse idée de Humboldt «langue, organe formateur de la pensée». Les acquis de la linguistique permettent de déceler les imprécisions et approximations qu'elle renferme. La formule 'la langue détermine la pensée' ne peut avoir de sens que si l'on conçoit et la langue et la pensée comme des objets simples. Or, une langue est un système complexe, composé de sous-systèmes multiples comme phonologie, morphologie, syntaxe, sémantique. D'où un ensemble de questions dont :

1° La détermination de la pensée par la langue signifierait-elle que le contour du système phonologique d'une langue influe sur la pensée de ses usagers ? C'est une implication potentielle de la formule de Humboldt, prise à la lettre. Cependant, il est peu probable que cette interprétation reflète l'intention de Humboldt. Vraisemblablement, pour Humboldt et ses adeptes, la pensée est conditionnée par la structure sémantique du lexique et — éventuellement — de la syntaxe ;

2° Strictement parlant, la formule implique que la pensée dans sa totalité est conditionnée par la langue. Il n'y a donc de pensée à proprement parler que dans et par la langue ; ce qui soulève plus d'un problème. Comment procède l'enfant qui s'approprie la structure complexe d'une langue s'il ne possède pas une pensée, s'il n'a aucune capacité à des opérations mentales préalables à l'acquisition de la langue et indépendamment de celle-ci?⁸ L'acquisition d'une langue reste un mystère si l'on n'admet pas l'existence préalable d'une pensée, sauf à souscrire à la thèse spiritualiste de l'innéité du langage ;

3° Reconnaître l'existence d'une pensée prélangagière revient à admettre la multiplicité des formes de la pensée. Ce qui conduit à reconnaître la pensée aussi comme un objet complexe. On se trouve dès lors, face à une nouvelle série de questions : quelles sont les formes de la pensée qui sont

⁸ Je ne reprendrai pas le commentaire de toutes les implications de l'idée humboldtienne «le langage crée la pensée». Cf. Mahmoudian, 2011.

déterminées par la langue ? Et quelles, indépendantes de la langue ? La langue ne subit-elle pas aussi l'influence de certaines formes de pensée ?

La linguistique — comme d'ailleurs la psychologie — d'aujourd'hui soutient que le langage et la pensée sont complexes, et qu'ils entretiennent des rapports variables de détermination réciproque. En ce sens que certaines catégories de pensée supposent la langue, et en sont tributaires : pourrait-on envisager de saisir le calcul infinitésimal sans médiation langagière ? De même que certaines formes de pensées préexistent au langage, et sont susceptibles d'influer sur la structure linguistique : l'enfant qui acquiert la phonologie de sa langue, a recours à des opérations mentales qui préexistent au langage.

En cela, la linguistique (saussurienne, par ex.) et la psychologie (cf. l'épistémologie génétique de Piaget) se rapprochent.

7. SAUSSURE, NOUVEAU PROFIL ?

On sait ce que dit Saussure dans son *Cours de linguistique générale* (ci-après *Cours*). HM estime que les *Ecrits de linguistique générale* (ci-après *Ecrits*) font découvrir une pensée linguistique très différente de celle que les structuralistes attribuent à Saussure. HM va jusqu'à dire qu'«à [s]es yeux, le structuralisme (Prague mis à part) est systématiquement un ensemble de *contresens* sur Saussure.» (Meschonnic, 2004, p. 123).

Il est tentant d'examiner l'interprétation de HM, en la confrontant au texte des *Ecrits*.

Je dois encore signaler une difficulté de la confrontation. Les *Ecrits* ne sont pas à proprement parler des textes rédigés, mais bien des notes éparses, des résumés de cours, de conférences... Ils comportent fréquemment des passages allusifs, ou au contraire, répétitifs ; et aussi des lacunes. De ce fait, ils reflètent la pensée de Saussure dans sa genèse, en train de se constituer. Souvent, l'intention de l'auteur se clarifie grâce au contexte élargi. Des pages entières de citation seraient nécessaires pour expliciter l'intention de Saussure ; ce qui n'est malheureusement pas possible ici. Les références précises permettent au lecteur de se faire une idée sur les passages cités, et de juger de la justesse de l'argumentation.

Autre remarque : la terminologie des *Ecrits* ne correspondant pas toujours à celle à laquelle nous sommes habitués le *Cours*, des commentaires sont nécessaires pour les cas où un même concept est évoqué par des termes différents.

Cela dit, je procéderai à la confrontation du texte des *Ecrits* avec l'interprétation de HM sur trois points : synchronie / diachronie, langue / parole et syntagmatique / paradigmaticque.

8. SYNCHRONIE/DIACHRONIE

Les termes *synchronie* et *diachronie* n'apparaissent qu'une fois ; encore que les adjectifs *synchronique* et *diachronique* apparaissent çà et là (par ex., *diachronique* p 21, 228). Cependant, les positions sont clairement exposées. Ainsi, le chapitre IV a pour titre : «Linguistique statique et linguistique historique. Dualité de la linguistique».

La distinction est présente en permanence sous une terminologie ou une autre : linguistique statique, état de langue, instantané par opposition à linguistique historique, évolution.

Dans un passage (Saussure, 2002, p. 21), on trouve exposés les points de vue qu'on peut adopter pour étudier le langage. J'en cite les deux premiers qui concernent directement cette discussion :

- I. Point de vue de l'état de langue en *lui-même*.
 - non différent du point de vue *instantané*
 - non différent du point de vue *sémiologique* (ou du signe-idée⁹)
 - non différent du point de vue *volonté antihistorique*
 [...]

(Les *identités* dans ce domaine sont fixées par le rapport de la signification et du signe, ou par le rapport des signes entre eux, ce qui est non différent.)

- II. Point de vue des *identités transversales*,
 - non différent du point de vue *diachronique*,
 [...]

(Les *identités* de ce domaine sont *données* d'abord nécessairement par celles du précédent ; mais après cela deviennent *le deuxième ordre d'identités* linguistiques, irréductible avec le premier.)

Il apparaît clairement que, dans les *Ecrits*, la distinction est maintenue entre deux objets d'étude : l'état de langue, d'une part, et l'évolution de la langue de l'autre. Que le terme *synchronie* ne soit pas mentionné n'y change rien. Il est également clair que Saussure reconnaît la priorité de l'étude synchronique relativement à la diachronie.

Saussure regrette «la confusion lamentable de ces différents points de vue, jusque dans les ouvrages élevant les plus hautes prétentions scientifiques. Il y a là certainement, très souvent, une véritable absence de réflexion de la part des auteurs.» (*ibid.*, p. 22).

Qu'est-ce qui permet à HM de penser que les structuralistes vont à l'encontre de Saussure quand ils maintiennent «l'opposition synchronie

⁹ Par rapport au *Cours*, la terminologie des *Ecrits* présente certaines différences : ici, *signe* indique l'expression (équivalent donc au *signifiant* dans le *Cours*) et *idée* renvoie au *contenu* (équivalent donc au *signifié* dans le *Cours*). Dès lors, *signe-idée* désigne l'union du signifiant et du signifié, appelée *signe* dans le *Cours*.

(état) / diachronie (histoire)» et que Saussure serait pour «synchronie-diachronie = histoire» ?

Difficile à dire.

On peut remarquer que la notion de «synchronie-diachronie = histoire» proposée par HM reste confuse, et que la formule «historicité radicale» (Meschonnic, 2004, p. 123) ne la clarifie guère.

9. DEBAT VICIE

Le débat proposé par HM sur l'évolution de la pensée saussurienne est, presque dans son ensemble, entaché de flous et de malentendus. Ainsi, la distinction entre synchronie et diachronie est présentée comme postulat d'un *no man's land* qui sépare les deux ordres de faits. La pensée de Saussure est autrement nuancée. La matière brute — *langage*, dans la terminologie de Saussure — peut être étudiée de divers aspects ; entre autres, dans son fonctionnement en tant qu'instrument de communication. En optant pour ce point de vue, le linguiste se donne un *objet*, qui ne se confond pas avec le tout-venant. C'est précisément le point de vue qui permet de faire le tri, et d'extraire de la matière brute l'*objet de la science* proprement dit.

La même matière brute constitue un autre *objet* quand on change de point de vue. C'est ce qu'entend Saussure — me semble-t-il — quand il dit dans son *Cours* que «c'est le point de vue qui crée l'objet» (Saussure, 1979, p. 23), et qui correspond aux thèses contenues dans ses *Écrits* :

Notre but est de montrer que chaque fait de langage existe à la fois dans la sphère du présent et celle du passé, mais de deux existences distinctes, [...] l'une aussi impossible à supprimer que l'autre mais aboutissant à faire de la même chose deux choses ; cela sans aucun jeu de mots. (Saussure, 2002, p. 45)¹⁰

Il y a donc deux objets distincts : la langue vue dans son fonctionnement (synchronique) d'une part, et de l'autre, la langue considérée dans son évolution (diachronique). La distinction saussurienne n'est pas un déni du lien entre les deux objets (au sens défini), mais vise à doter chaque étude de méthodes adéquates à son objet.

Peut-on rapprocher, confronter les deux objets ? Certes, et Saussure en montre le cheminement : pour se doter d'un objet, l'étude diachronique doit partir de l'identité synchronique. Si l'on cherche à comprendre comment a évolué le matériel phonique depuis le latin jusqu'en français, il faut connaître au préalable quels sont les phonèmes et du latin et du français. Ce n'est qu'à cette condition que l'on peut retracer le cours de l'évolution ; par exemple comment le /u/ du latin a évolué pour aboutir au /û/ du français.

¹⁰ Noter que *chose* dans la première occurrence renvoie à ce que je viens d'appeler *matière brute* et dans la seconde, *objet de la science*.

Cela tombe sous le sens, et ce n'est pas une singularité de la science du langage. Si l'on veut saisir l'évolution des moteurs à explosions, il faut commencer — comme dit Georges Mounin — par l'étude de ses parties constitutives et de son fonctionnement.

10. LANGUE/PAROLE

Il serait utile de confronter certaines interprétations de HM au texte de Saussure. Langue / parole serait un des points sur lesquels les structuralistes contrediraient Saussure : alors que Saussure serait pour «le lien langue-parole, discours», les structuralistes soutiendrait «l'opposition langue / parole».

Abstraction faite des différences terminologiques, globalement la linguistique structurale distingue entre langue (système) et parole (réalisation) ; distinction qui se trouve confirmée maintes fois dans les *Ecrits*. Ainsi :

Définition : Quand on défalque du langage tout ce qui n'est que *parole*, le reste peut s'appeler proprement la Langue et se trouve ne comprendre que des termes psychiques, le nœud psychique entre idée et signe, ce qui ne serait pas vrai de la parole. [...] pour qu'il y ait langue, il faut une masse parlante se servant de la Langue. La langue réside dans l'âme collective, et ce second fait entre dans la définition même. De nouveau pas Parole. (Saussure, 2004, p. 334)

La linguistique structurale considère la distinction langue / parole comme une nécessité épistémologique. L'histoire des sciences montre que pour constituer une discipline scientifique, il est indispensable de ne retenir de l'objet que ses propriétés fondamentales. On peut penser à Galilée qui rompt avec la physique de son époque en réduisant le problème de la chute des corps à la relation entre temps de chute, accélération et vitesse. Par ce choix, il fait abstraction de bon nombre des qualités sensibles de la matière. Ce détour «qui concentre l'attention sur un petit nombre de paramètres [permet d'éviter] la rencontre directe avec la matière, mais c'est pour mieux en pénétrer les mystères.» Grand détour combinant mesures, expériences et équations au terme duquel la matière «se révèle telle qu'elle est vraiment» (Klein, 2008, p. 10-11).¹¹

L'effort de Saussure s'inscrit dans la même mouvance: il est évident que la parole comporte des sons, mais c'est en s'abstrayant de bon nombre des propriétés des sons, qu'il cherche à saisir l'identité des éléments linguistiques. «Une forme est, dit-il, une figure vocale qui est pour la conscience du sujet parlant *déterminée*, c'est-à-dire à la fois existante et délimitée.» (Saussure, 2004, p. 37). Or, «La figure vocale par elle-même ne signifie rien. [...] L'idée en elle-même ne signifie rien» (*ibid.*). L'unité linguis-

¹¹ On trouve la même idée dans Granger, 1987, p. 13.

tique se définit par la relation entre une figure vocale (=signifiant) et une idée (=signifié), d'une part, et de l'autre, par la relation de cette unité avec les autres unités ; ces relations ayant leur siège dans «l'âme collective».

Le son — figure vocale — pris en lui-même est un conglomérat de faits physiques, susceptibles de variations infinies, et qui échappent dans sa quasi totalité à la conscience du sujet parlant. De cette masse — relevant de la parole —, il faut extraire une infime partie qui caractérise les éléments de la langue.

En quoi l'Ecole de Prague serait une exception sous cet aspect? Et pourquoi elle trouve grâce aux yeux de HM ? L'opposition entre langue et parole est le principe fondateur de la phonologie pragoise. En la matière, les positions prises par Troubetzkoy sont sans ambiguïté :

Il convient d'instituer non pas une seule, mais deux 'sciences des sons du langage', l'une devant avoir pour objet l'acte de parole et l'autre la langue. [...] Nous donnerons à la science des sons de la parole le nom de *phonétique* et à la science des sons de la langue le nom de *phonologie*. (Troubetzkoy, 1964, p. 3)

C'est d'ailleurs l'Ecole de Prague qui a proposé une méthode pour dégager les unités qui forment le système phonique de la langue; méthode baptisée plus tard *commutation*.

On pourrait citer de nombreux autres passages des *Ecrits* montrant que les dichotomies synchronie / diachronie et langue / parole sont maintenues. Que l'on prétende, après la lecture de ses *Ecrits*, que Saussure les a abandonnées est proprement incompréhensible.

11. SYNTAGMATIQUE / PARADIGMATIQUE

Prenons le lien langue / discours. Qu'entend HM quand il dit que Saussure est pour le lien langue / discours ? Qu'il y ait un lien entre les deux ne fait aucun doute. Le problème est de circonscrire la nature exacte de ce lien. Dans la conception structurale, paradigme et syntagme sont définis de manière à expliciter ces liens.

Saussure le conçoit ainsi :

le discours consiste [...] à affirmer un lien entre deux des concepts qui se présentent revêtus de la forme linguistique, pendant que la langue ne fait que réaliser des concepts isolés qui attendent d'être mis en rapport entre eux pour qu'il y ait signification de pensée. (Saussure, 2004, p. 277)

Cette proposition est extraite d'une note sommaire (1 page) sur le discours, qui ne reflète pas toute la complexité du phénomène ; mais elle a l'avantage d'être claire. Saussure y soutient que 1° considérée en elle-même, une idée n'est pas un élément linguistique ; elle ne le devient qu'en épousant une forme phonique (ou figure vocale) ; 2° la langue consiste en

un système comportant des entités virtuelles, 3° le discours n'est qu'une exécution des potentialités de la langue («signification de pensée», c'est-à-dire 'communication'); 4° la construction du discours est fonction de l'expérience que le locuteur veut transmettre («signification de pensée.»), et 5° dans le fonctionnement synchronique, le discours présuppose la langue.

Et c'est bien ce que les structuralistes entendent par la distinction entre paradigmatique (axe des relations *in absentia*) et syntagmatique (axe des relations *in praesentia*). Or, cette dichotomie semble échapper à HM. C'est sans doute en raison de cette confusion qu'il considère comme équivalents le *système* de Saussure et la *connexion (du discours)*¹² de Humboldt.

Somme toute, rien dans les *Ecrits* ne permet d'affirmer que Saussure reconnaissait l'«importance première du discours» comme dit HM.

12. VISION HUMBOLDTIENNE DU LANGAGE

On pourrait soumettre à un examen circonstancié les autres «non-rapports» que voit HM entre Saussure et le structuralisme. Mais, serait-ce utile ? Je ne le crois pas. Car une critique rationnelle suppose des concepts au sens strict du terme, c'est-à-dire caractérisés par deux propriétés : explicitation et cohérence (Granger, 1967, p. 180) ; deux qualités qui — comme nous allons voir — manquent aux propos de HM comme à ceux de Humboldt.

En affirmant que la langue est une activité, veut-on donner à entendre qu'elle se construit dans le processus du discours, qu'elle prend forme ou qu'elle se renouvelle à mesure qu'avance le discours ? Cela semble probable quand on se rappelle d'autres propos de Humboldt :

Il n'y a de langue que dans le discours lié, grammaire et dictionnaire peuvent à peine se comparer à son squelette mort. (Meschonnic, 2004, p. 123)

Pris au pied de la lettre, ces propos impliquent que : 1° la langue n'a d'existence que dans et par le discours ; 2° la grammaire et le lexique ne reflètent guère aucune caractéristique de la langue. En clair, cela revient à nier l'existence tant des unités lexicales que des règles grammaticales en tant qu'éléments indépendants du discours. Autrement dit, à affirmer qu'il n'y a pas de système linguistique.

Or, dans un autre passage déjà cité, Humboldt écrit :

Pour que l'homme comprenne véritablement un seul mot [...], il faut déjà que la langue dans sa structure d'ensemble soit tout entière en lui. Il n'y a rien d'isolé dans la langue, chacun de ses éléments ne s'annonce que comme la partie d'un tout. (Humboldt, 2000, p. 85)

¹² En allemand : *Zusammenhang der Rede*. Cf. Meschonnic, 2004, p. 124.

Ici, Humboldt affirme l'existence d'un système (structure d'ensemble) pour la langue. Laquelle de ces affirmations correspond à l'intention de Humboldt ?

Revenons maintenant au postulat «langue-activité». Ce postulat rencontre deux difficultés de taille. Le premier concerne l'usage des langues. Si le discours construit ses unités et ses règles au gré de chaque usage et de chaque usager, il n'y a aucune raison pour que la langue jouisse d'une quelconque stabilité ou permanence dans le temps ni dans l'espace. Or, des textes produits il y a plusieurs siècles sont encore compréhensibles aujourd'hui ; et des locuteurs à des milliers de kilomètres de distance parviennent à s'entendre par recours aux langues.

13. CONCEPTS ET IDEES

Le second problème est celui de la cohérence des thèses de Humboldt.

Rappelons un passage déjà cité : «Dans la réalité, le discours n'est pas composé de mots qui le précèdent, mais ce sont les mots au contraire qui précèdent du tout du discours.» On lit aussi que la langue fait «un usage infini de moyens finis» (Meschonic, 2004, p. 124). Quels sont ces moyens ? Et à quoi aboutit l'usage de ces moyens ? Au demeurant, ces moyens ne peuvent être autre chose que les mots du lexique et les règles de la grammaire. Et l'usage de ces moyens produit le discours. Si l'on accepte ces réponses, la contradiction des propos de Humboldt apparaît à l'évidence. Car, l'idée de Humboldt peut être exprimée dans les deux propositions suivantes :

1° Le discours est produit par l'usage des mots.

2° Les mots sont produits dans et par le discours; ils n'ont pas d'existence en dehors du discours.

Où est la cohérence des propos de Humboldt ?

On pourrait nous objecter qu'il s'agit là de métaphores qu'il convient de ne pas prendre dans leur sens littéral. Dans ce cas, il y aurait une confusion de genres. Comme Paul Valéry l'avait bien exprimé, on ne peut pas mélanger poésie et philosophie pas plus qu'on ne peut jouer aux dames avec les règles du jeu d'échec.

A la suite de Jean Cavallès, on oppose la *philosophie du concept* à la *philosophie de la conscience*. «La 'conscience', écrit Granger, croyons-nous, épistémologiquement parlant, c'est l'acte opératoire isolé, fondé en lui-même, ayant pour corrélat une *essence* et pour qualité l'évidence. [...] La conscience désigne un mode d'expérience centré sur l'*Ego*» (Granger, 1967, p. 180). L'œuvre de Humboldt relève bel et bien de la philosophie de conscience. Elle abonde en failles, flous et contradictions.

Soit la fameuse proposition «langue-organe formateur de la pensée». Cette affirmation ne résiste pas à une analyse tant soit peu poussée. Toute proposition sur le lien langue / pensée ne peut être féconde que si elle délimite les objets concernés. Mais sait-on où commence le langage et

où finit la pensée ? Quand A demande à B : *Voulez-vous me passer le sel ?*, sait-il ce qu'il désire ? Vraisemblablement oui. Il paraît hautement improbable que A ne prenne conscience de son désir de sel qu'après avoir proféré son énoncé. Cela revient à reconnaître qu'il y a là une pensée qui précède la langue. Le problème est de savoir quand la pensée prélinguistique devient une signification linguistique.¹³

Cet exemple permet de soulever un autre problème. Ne faut-il pas distinguer entre pensée comme catégorie et pensée comme occurrence ? Soit la notion 'sel'. Il y a *a/* un ensemble d'objets — différents de forme, de couleur, ... — qui constitue la catégorie 'sel' (du moins pour les francophones), et *b/* un objet *hic et nunc* que A attribue à la catégorie 'sel'. Quand on dit que la langue précède la pensée, de quoi parle-t-on précisément ? De catégorie virtuelle (*a/*) ou d'occurrence actuelle (*b/*) ? Il n'est pas exclu que la relation langue/pensée dans *a/* soit différente de celle qu'on trouve dans *b/*.

La proposition humboldtienne souffre de son manque de clarté : elle ne fournit aucun critère, ne montre aucune voie pour délimiter les termes dont elle conçoit la relation. Et la dissertation de HM sur la pensée (Meschonnic, 2004, p. 122), loin de clarifier l'enjeu, épaissit le brouillard.

14. SAUSSURE, SA METHODE

Tout autre est la démarche de Saussure. D'abord en ce que Saussure se donne pour tâche de définir l'objet de la linguistique. Dans sa réflexion sur l'objet, il cherche les multiples voies possibles, et en examine les avantages et les inconvénients. Quand il arrête son choix, il le fonde sur des arguments explicites.

Humboldt aussi pose le problème du point de vue dans une citation déjà donnée : «Quelle que soit la façon dont on s'y prenne, le domaine des phénomènes ne peut être saisi qu'à partir d'un point de vue qui soit extérieur [...]» (Meschonnic, 2004, p. 124). (La suite de la phrase concerne l'histoire mondiale et le gouvernement mondial.) Dans ce passage, le problème de point de vue n'est traité — on le voit — que superficiellement.

Or, dans sa réflexion, Saussure tient compte des différents aspects du problème. Conscient de l'importance du choix du point de vue dans la conception de l'objet, il fait remarquer que les points de vue sont «presque innombrables», et regrette que le choix opéré soit toujours sous-entendu et arbitraire. Il invite à procéder «à la classification raisonnée qui fixera la valeur respective de chacun» (Saussure, 2002, p. 76-77). Dans un autre passage, Saussure estime que ce choix doit être adéquat à l'objet, à ses manières d'exister ; et que la langue «1° n'a pas une certaine existence unique, 2° n'a pas non plus un nombre illimité de manières d'exister au gré de chacun.» (*ibid.*, p. 263).

¹³ Cf. le concept de «projet anticipateur» de l'énoncé, *infra*, § 16.

Il est curieux que HM y trouve «une étonnante communauté de pensée» (Meschonnic, 2004, p. 125) entre Saussure et Humboldt.

La sphère où évolue Saussure est celle des sciences constituées de son époque, loin de la philosophie spéculative. Ainsi dans la délimitation de l'objet, il relève les problèmes qui se posent en linguistique, et les compare à ceux d'autres sciences. Comme dans les sciences physiques, il cherche à ramener l'objet à des relations. Il insiste à maintes reprises sur le fait que le son (figure vocale) et le sens (idée) n'ont en eux-mêmes aucune identité linguistique. Ce qui fait leur identité, c'est un réseau de relations : relation entre un son et une idée, relations des sons entre eux, relations des idées entre elles. Et enfin, la relation des entités ainsi constituées avec l'*âme collective*, autrement dit avec le psychisme de la masse parlante. C'est ce réseau de relations qui constitue le système de la langue — tel qu'il est exposé dans les *Ecrits*.

Les concepts qu'élabore Saussure sont reliés entre eux, et révèlent la cohérence de sa théorie. Prenons la dichotomie synchronie / diachronie. Saussure ne laisse pas de remarquer que la langue évolue dans le temps ; et que la synchronie ne signifie pas l'arrêt de cette évolution. La synchronie conçue comme épaisseur temporelle zéro ne peut être qu'une fiction, étant donné que le temps s'écoule pendant l'émission d'un simple énoncé. S'il maintient la perspective synchronique, c'est qu'elle correspond à une nécessité théorique, d'une part, et se trouve, d'autre part, confortée par les faits d'expérience. Nécessité théorique, car la fonction sémiologique implique la stabilité du système sans laquelle la communication serait impossible. Ce que corrobore l'observation : les usagers de la langue estiment que le mot *arbre* prononcé ici et maintenant a le même sens qu'il y a un instant, un jour, un mois, un an...

Je tiens à dissiper un malentendu possible : mon intention n'est pas de justifier tous les propos tenus par Saussure, il y a un siècle environ. Je ne cherche qu'à montrer le fossé qui sépare les idées humboldtiennes des concepts Saussuriens. Les réflexions de Saussure se heurtent à des limites, dont il paraît conscient, et qu'il ne cherche pas à escamoter. Fidèle au but annoncé, il a toujours cherché à définir «l'objet à la fois intégral et concret» de la linguistique (Saussure, 2002, p. 23). Pour lui, la définition — sur le plan du signifié — n'est réussie que si l'on parvient à énumérer la somme de tous les sens concrets d'un mot. Or, dans plusieurs fragments de ses *Ecrits*, il reconnaît que cette tentative ne peut aboutir.

Un tel objectif est-il réalisable ? La réponse était oui, pour les scientifiques de son époque. La conception déterministe était la seule admissible dans les sciences de la nature. Partant du principe que la science est une, la linguistique se devait de respecter cette conception. Ce n'est que plus tard, avec l'avènement de la mécanique quantique que la dimension aléatoire a été reconnue même dans les sciences de la matière inerte. Je ne reprendrai pas ce problème dont j'ai traité ailleurs (Mahmoudian, 2009), me contentant de relever qu'aujourd'hui, les linguistes dans leur majorité admettent

que la structure linguistique n'est pas de nature déterministe, et que structure et variation ne sont donc pas incompatibles.

Toujours est-il que Saussure a posé les bons problèmes, même s'il n'y a pas toujours apporté la solution adéquate. Alors que dans l'œuvre de Humboldt, la problématique demeure insaisissable.

15. LEGS DE HUMBOLDT

Les idées de Humboldt ont certes des adeptes, souvent appelés néo-humboldtiens. En témoignent des publications récentes ou moins récentes. J'en citerais deux exemples.

Certains linguistes — dont Anna Wierzbicka — partent de l'idée que langage et pensée sont intimement liés, et cherchent à mettre en évidence les liens qu'ils entretiennent. Et c'est dans les expressions de la langue qu'ils cherchent des indices révélateurs de la mentalité de la nation qui la pratique. Ainsi, serait volontariste le peuple qui utilise — pour exprimer la sensation de faim, de froid... — la catégorie syntaxique 'objet', comme en français *j'ai faim, j'ai froid*. A l'opposé, serait fataliste le peuple qui utiliserait la forme oblique pour signifier ces sensations; ainsi les persanophones : *gorosne-am e* (litt.) 'affamé à moi est' ou *sard-am e* (litt.) 'froid à moi est'. Ce genre de parallélisme semble partiel et partial. D'une part, parce qu'à côté des schèmes syntaxiques obliques, le persan utilise des schèmes accusatifs aussi ; ainsi *sarmâ xordam* '(litt.) froid (objet) + manger + passé + moi (sujet)' pour dire que j'ai attrapé le rhume. Qu'est-ce qui permet de retenir les uns et de négliger les autres ? D'autre part, rien ne permet d'affirmer que le sens dit littéral est LE sens du mot. Car, s'il en était ainsi, il faudrait admettre que le francophone qui utilise le mot *chauve-souris* confond grossièrement deux espèces animales distinctes¹⁴.

Pour le second exemple, je prendrai une étude de Wallace Chafe sur le seneca, une langue iroquoise (Chafe, 1998). Ce qui a retenu l'attention de Chafe est un bâton avec encoches lié traditionnellement à des cérémonies religieuses, et qui servait à marquer le temps des cérémonies et à la fois à inviter à y participer.

L'auteur observe qu'à présent, cet objet est désigné par trois mots distincts :

a. *yeneshadiyodáhwa* en seneca littéralement 'les gens l'utilisent pour tendre le bras' par référence au geste qui accompagnait l'invitation

b. *invitation Wampum* 'chapelet d'invitation' en anglais de la réserve indienne

c. *tally track* 'trace de temps' en anglais des anthropologues

Il en conclut que des dénominations différentes du même objet reflètent différentes façons de penser, et qu'elles sont dues à la différence des langues. Curieuse conclusion qui soulève plus d'une question. D'abord,

¹⁴ Cf. l'article de Lucyna Gebert dans le présent volume.

qu'est-ce qui permet d'affirmer que l'anglais de la réserve et l'anglais des anthropologues sont deux langues distinctes ? L'auteur ne se fonde-t-il pas sur des critères qui relèvent de sa subjectivité seule ? Le problème majeur est la confusion entre langue et pensée. Comment l'auteur accède-t-il à la pensée des locuteurs de l'anglais et du seneca ? Selon toute vraisemblance, l'accès à la pensée passe par la langue.

Comme fait remarquer Denis Zaslavsky (1989), on s'interroge souvent en philosophie *Comment l'homme pense le monde ?* Or, la réponse à cette question suppose qu'on réponde au préalable à une autre question : *Comment la pensée s'exprime dans le langage ?* A défaut, on déplace le problème : on se penche sur la question *Comment l'homme dit le monde ?* et non *Comment l'homme pense le monde ?*

Dans les deux cas — Wierzbicka comme Chafe —, les observations faites sur l'usage de langues sont, en partie, attribuées à la pensée, sans définir les limites qui les séparent. Ces affirmations arbitraires correspondent au flou des idées de Humboldt sur langage et pensée ; flou qui ouvre la voie à toutes sortes de dérive.

16. QUE RESTE-T-IL DE HUMBOLDT ?

Qu'en est-il de l'avenir prometteur que HM prévoit pour les idées humboldtiennes ?

Pour répondre à cette question, il convient de se pencher sur les rapports qu'entretient HM avec Humboldt. Meschonnic a travaillé «sur et avec Humboldt» dans plusieurs livres et articles (Meschonnic, 2004, p. 120). Il est, pour ainsi dire, nourri de Humboldt. A tel point qu'un certain nombre de passages ou de phrases ne cessent d'agir sur lui (*ibid.*, p. 122) et qu'il cite ou relit avec plaisir (*ibid.*, p. 123). Son admiration pour Humboldt semble créer un attachement, un lien affectif qui l'éloigne — dans son jugement — de l'attitude rationnelle à laquelle on s'attendrait.

Si l'on regarde le paysage actuel de la recherche linguistique en France, on se rend compte que la voie dans laquelle elle s'est engagée est très différente de celle que prévoit HM. L'intérêt n'est plus porté sur des idées générales — comme celles de Humboldt — qui n'offrent guère la possibilité de confrontation avec les matériaux linguistiques concrets.

Considérons deux ouvrages collectifs récents *Mais que font les linguistes* (Jacquet-Pfau & Sablayrolles, 2005) et *Sciences du langage et sciences de l'homme* (2007). A la lecture de ces ouvrages, on se rend compte que l'on étudie les langues dans leur variété et dans les détails. Les rapports langage / pensée, par exemple, font l'objet de recherches pluridisciplinaires. Les problèmes traités sont formulés de manière très précise ; ils visent, entre autres, à concevoir des mécanismes mis en œuvre pour l'activité langagière, et à se doter de moyens pour en apprécier la véracité.

Considérons une des manifestations de la pensée qu'est la mémoire. «Ainsi est nécessaire, écrit Blanche Noëlle Grunig, (en plus de la mémoire

du corps de la langue, de sa morphologie ou de son lexique, par exemple) la mémoire des mots qu'on vient immédiatement d'émettre, de la syntaxe qui vient de les connecter, du projet anticipateur qu'on avait gardé jusqu'alors pour poursuivre l'énoncé.» (Grunig, 2005, p. 100). Voilà trois éléments qui ressortissent à la mémoire à court terme (ou mémoire de travail). Des chercheurs spécialisés dans l'étude sur le cerveau tentent de détecter quelles parties du cerveau participent à ces activités, à quel degré d'activation et dans quelle phase de l'émission de l'énoncé. Pareilles recherches exigent de la linguistique des concepts théoriques et des appareils descriptifs d'une grande précision — incompatible avec la dilution de la linguistique dans un conglomerat d'humanités.

Si les idées de Humboldt séduisent encore certains, n'est-ce pas parce qu'elles échappent à toute critique rationnelle ?

© Morteza Mahmoudian

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CHAFE Wallace, 1998 : «Do Speakers of Different Languages Think Differently ?», in Miyaoka OSAHITO & Oshima MINORU (eds.), *Languages of the North Pacific Rim*, volume 4, p. 1-16.
- D'ALEMBERT, Cf. *Littré*, sous «philosophie».
- DUMERY Henry, 1989 : art. «Philosophie», *Encyclopaedia Universalis*, vol. 18.
- GRANGER Gilles Gaston, 1967 : *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris : Aubier-Montaigne.
- , 1979 : *Langages et épistémologie*, Paris : Klincksieck.
- , 1987 : *Leçon inaugurale faite le 7 mars 1987*, Paris : Collège de France.
- GRUNIG Blanche-Noëlle, 2005 : «Voisinages disciplinaires de la linguistique», in JACQUET-PFAU & SABLAYROLLES, 2005.
- HUMBOLDT Wilhelm von, 2000 : *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, traduit par Denis Thouard, Paris : Seuil, «Points Essais».
- JACQUET-PFAU Christine & SABLAYROLLES Jean-François (éds.), 2005 : *Mais que font les linguistes ?*, Paris : L'Harmattan.
- KLEIN Etienne, 2008 : *Les secrets de la matière*, Paris : Plon.
- MAHMOUDIAN Morteza, 2009 : «Théorie linguistique face à la complexité des langues», *La Linguistique*, vol. 43, fasc. 2.
- , 2011 : «Langage, pensée et signification», in P. Sériot (éd.) : *Russie, linguistique et philosophie*, *Cahiers de l'ILSL*, n° 29 (Univ. de Lausanne), p. 51-66. Texte en ligne :

- <http://www2.unil.ch/slav/ling/recherche/biblio/11RULINGPHILO/Mahmoudian.pdf>
- MESCHONNIC Henri, 2004 : «Humboldt, plus d'avenir que de passé», *Kodikas/Code, Ars Semiotica*, vol. 27, N° 1-2, Günter Narr Verlag, Tübingen. Texte repris dans *id.*, 2012, p. 665-682.
 - , 2012 : *Langage, histoire une même théorie*, éditions Verdier.
 - , [s.d.] : «Continuer Humboldt»,
<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num1/meschonnic.htm>
(texte repris dans *id.*, 2012, p. 659-664).
 - SAPIR Edward, 1985 : *Selected Writings in Language, Culture, and Personality*, University of California Press.
 - SAUSSURE Ferdinand de, 1979 : *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
 - , 2002 : *Ecrits de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
 - *Sciences du langage et sciences de l'homme, actes du colloque 2005 de l'ASL*, 2007, Limoges : Lambert Lucas.
 - TROUBETZKOY Nicolas, 1964 : *Principes de phonologie*, Paris : Klincksieck.
 - WHORF Benjamin Lee, 1956 : *Language, Thought, and Reality : Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, MIT Press. Trad. fr. : *Linguistique et anthropologie*, Paris : Denoël, 1969.
 - ZASLAWSKY Denis, 1989 : art. «Philosophie analytique en France», *Encyclopaedia Universalis*, vol. 18, p. 83-84.



Ferdinand de Saussure (1857-1913)